

Introduction

L'histoire que je vais te raconter, lecteur, se déroulera quelque peu à l'écart des chemins ordinaires du romancier. Elle n'abondera ni en profondes réflexions ni en remarques sentimentales. Pourtant sa morale (car je me flatte qu'elle en ait une, et une qu'il est bon de graver dans le cœur de chaque personne qui jettera un regard sur ses pages) sera enseignée par ses propres péripéties, et le courant de la narration.

Quant à la part possible de romanesque, je laisse quiconque a croisé, au long de ses promenades quotidiennes, des incidents avec des hommes ivres, juger si les événements de mon récit, aussi étranges que certains puissent paraître, n'ont pas leurs contreparties dans la vie réelle. Si vous, qui vivez en ville, sortez dans votre voisinage et êtes curieux de ce qui s'y trame, vous risquez d'y découvrir des choses bien plus improbables. En fait, les chapitres suivants ne font que relater les aventures d'un jeune homme jeté par les circonstances au cœur d'un tourbillon d'intempérance : un jeune homme de la campagne, qui vient dans notre grande métropole pour y tenter sa chance, et où l'on voit ce qui lui arrive. C'est donc une histoire simple ; mais comme les plus hautes vérités sont souvent suffisamment simples pour entrer dans

l'esprit des enfants, il se peut que la description que j'en ferai soit profitable, et que les hommes et les femmes instruits n'estiment pas complètement perdue l'heure qu'ils auront passée à la parcourir.

Et je te prierai de me croire quand je t'affirme que ce que tu vas lire n'est pas une œuvre de fiction, dans le sens usuel du terme. Je rapporte des événements qui ont eu une existence bien plus concrète que dans mon imagination. Il y aura des gens qui, en me suivant phrase après phrase, sentiront leur mémoire ramenée à des affaires dont ils auront entendu parler, ou auxquelles ils auront eux-mêmes pris part, et qu'ils savent donc être *réelles*.

Puis-je espérer que mon histoire fera du bien ? J'entretiens cet espoir. Publiée sous cette forme populaire et bon marché que tu vois, et distribuée par tous les courriers dans chaque partie de notre vaste république ; possibilités dont dispose son éditeur¹, et qui lui donnent le pouvoir de la diffuser, plus largement que ne ferait tout autre établissement des États-Unis, au cœur de cette puissante et profonde opinion publique qui, telle une marée, un navire en son sein, soutient tout ce qui est favorable à la Réforme de la Tempérance² ; en songeant qu'elle a été écrite *pour la masse*, même si l'auteur souhaite, non sans raison, obtenir l'approbation des plus difficiles ; et, avec tout cela, le fait que ce soit une devancière dans le domaine de la littérature assurera à cette histoire d'IVROGNERIE, je n'en doute pas, un nombre plus qu'ordinaire de lecteurs.

1 Jonas Winchester (1810-1887), qui créa sa maison d'édition en 1833 à New York.

2 La Société américaine de tempérance (*American Temperance Society*) fut fondée à Boston en 1826. Cf note 37. Nous aurions pu traduire « *Temperance* » par « Sobriété » ou « Anti-alcoolisme ». Et nous pourrions traduire « *Intempérance* » par « Alcoolisme » ou « Abus d'alcool ».

Car, pour la jeunesse, qu'est-ce qui peut être plus inestimable ? Elle démontre que la sobriété, cette vertu que mères et pères implorent tous les soirs, peut s'implanter dans le caractère de leurs fils. Elle entre en guerre contre l'Intempérance, cet Esprit du Mal qui a soumis à ses avances tant de belles créatures humaines. Sans être présomptueux, je rappellerai à ceux qui croient aux saines doctrines de l'abstinence que les premiers maîtres de la piété ont employé les fables et les paraboles comme outils appropriés pour communiquer aux hommes la beauté du système qu'ils professaient. Suivant ce modèle, il est raisonnable de supposer que pour convaincre ceux qu'on veut induire à la sobriété, il n'est pas de meilleure leçon que de leur donner à lire un récit comme celui-ci.

Les écrivains, lorsqu'ils présentent leur ouvrage au public, ont l'habitude de demander l'indulgence pour leurs déficiences et leurs défauts. J'ai trop bien conscience que l'œil critique en décèlera dans les pages suivantes ; cependant mon livre a été écrit, non pas pour les critiques, mais pour LES GENS ; et, tandis que j'estime préférable de laisser au lecteur le soin de décider si j'ai réussi, je ne peux pas m'empêcher de déclarer que je ne doute nullement que son verdict sera favorable.

Et, pour conclure, puis-je espérer que l'acheteur de ce volume accordera à son auteur, et aussi à son éditeur, le crédit de ne pas avoir été entièrement motivés par le profit qu'ils pourront en tirer ? Quelle que soit la place de ce motif dans nos esprits, nous ne sommes pas dénués du fort désir de voir les principes ici énoncés s'enraciner, se déployer et porter de beaux fruits. On n'enseignera jamais trop vigoureusement un mode de vie prudent, sobre et modéré aux vieux comme aux jeunes ; aux jeunes, parce qu'ils sont responsables de leurs années futures ; aux vieux, parce que leur affaire est de se préparer à la mort. Et même si, comme nous l'avons annoncé

plus haut, l'auteur s'est abstenu d'imposer une morale au lecteur par des discours arides et abstraits, en préférant adopter la méthode plus agréable et tout aussi profitable de la lui laisser tirer lui-même, il espère que la Réforme Nouvelle et Populaire en cours dans tout le pays trouvera une aide non négligeable dans ce RÉCIT D'ÉPOQUE.

Chapitre I

Le sommet des arbres à présent scintille au soleil ;
En avant ! Il est temps que mon voyage commence.
R.H. Dana³

Par un matin frais et radieux de l'automne 183—, un chariot de marchandises, qui faisait également office de diligence de campagne à l'usage de personnes dont les moyens ou les besoins étaient assez humbles pour se satisfaire de ce rude équipage, s'était rangé, avec son cheval encore harnaché, devant une auberge de village, sur la grand-route de Long Island. Étant donné que la géographie du lecteur risque d'être bien en peine de dire la situation exacte de cette île, je puis aussi bien préciser tout de suite que Long Island fait partie de l'État de New York, et s'étend vers l'Atlantique au sud-est de la cité qui est le grand entrepôt du monde occidental. Dans le comté le plus oriental se trouvent de jolis bourgs et hameaux ; le sol est fertile, et les habitants, quoique guère raffinés ni versés dans les usages citadins, y sont intelligents et hospitaliers. C'était ce comté que traversait, le long du

³ L'avocat Richard Henry Dana Jr. (1815-1882) publia en 1840 *Two Years before the Mast* (mettons : *Deux ans au pied d'un mât*), récit d'un périple en mer qu'il entreprit en 1834.

rivage, la route suivie par ce chariot à l'arrêt. Le cocher était entré dans l'auberge, et il buvait au bar un verre de brandy.

Tandis que le patron, homme au nez rouge et à l'air maladif, comptait la monnaie du billet d'un dollar tendu pour régler la liqueur, un inconnu entra en scène. C'était un robuste jeune homme d'environ vingt ans ; il tenait en main une vieille valise de cuir noir, et il avait jeté sur son bras un manteau de coupe grossière. Dès qu'il l'aperçut, le cocher, avec le flair de sa fonction, comprit que ce garçon allait probablement vouloir faire le trajet dans son chariot. Il marchait d'un pas souple et léger sur la bordure étroite de la route, et, quand il fut proche de la taverne, les clients qui l'observaient crurent le voir s'essuyer les yeux : de traces de larmes, semblait-il. Sur la valise qu'il transportait était agrafée une petite carte où se trouvait inscrit : « Franklin Evans ».

Lecteur, j'étais ce garçon ; et les mots que je viens de citer sont le nom du héros du récit que tu as maintenant commencé à parcourir. Je me sentirai flatté, s'il se révèle assez intéressant pour te mener jusqu'à sa conclusion.

« Quoi, Frank, c'est toi ? » me dit la femme du patron, qui à cet instant même sortait d'une pièce voisine. « Tu ne veux quand même pas t'en aller du village ? Comment va la famille de ton oncle, ce matin ? Avec un bagage, en plus ! Alors, ça doit vouloir dire que tu nous quittes, c'est sûr !

– Je me rends à New York », fut la réponse que je fis à cette dame quelque peu loquace, tout en franchissant les vantaux du portillon, en jetant ma valise sur un banc, et en y déposant mon manteau.

Je coupai court à la curiosité de la brave patronne en m'adressant au cocher. Je l'entraînai dehors près de son chariot, afin de discuter de mon trajet et du prix demandé. Ce fut rapidement conclu, et mon bien modeste équipement de

voyage fut solidement fixé au-dessus de quelques paniers de viande de mouton à l'arrière du véhicule.

« Viens, mon gars, me dit le possesseur de cette viande. Viens avec moi boire un coup avant qu'on parte. Il fait frisquet, et on a besoin d'un bon cordial. »

Je ne souhaitais pas particulièrement boire, ni refuser. Donc, je le suivis à l'intérieur, et nous bûmes ensemble des rasades de ce fluide qui a causé plus de malheurs dans la société que tous les autres fléaux réunis.

Le patron et sa femme étaient pour moi de vieilles connaissances, du fait que nous avions résidé durant de nombreuses années dans le même village. Par conséquent, ce ne fut pas sans un petit sentiment de culpabilité que j'esquivais leurs questions amicales et tous leurs efforts pour découvrir l'objet de mon voyage. Je l'avais connu du temps où c'était un notable, avant de devenir aubergiste. J'étais alors très jeune, mais je pouvais bien me souvenir de cette époque où son regard n'était pas trouble, où son teint n'était pas d'une rougeur anormale, et son aspect d'ensemble n'était pas celui d'un homme affaibli par la maladie ; où il n'avait rien de tout ce qui le caractérisait désormais. Dix ans plus tôt, c'était un fermier jovial et vigoureux ; entouré de ses enfants, il se préparait à une vie prospère, avec suffisamment de biens pour être à l'aise jusqu'à la fin de ses jours, et pour assurer à ses fils des débuts respectables dans la vie. Par malheur, il prit l'habitude de boire. Et saison après saison, son état se dégradait. Tout semblait empirer. Il attribuait cela à la malchance, aux intempéries qui gâchaient les récoltes. Mais ses voisins n'en pâtissaient pas davantage que les années précédentes ; or leurs champs étaient soumis au même climat que ceux de l'ivrogne. La vérité est que l'ivrognerie d'un chef de famille est comme une mauvaise influence, un grand nuage noir qui surplombe tout, qui étend son ombre sinistre sur toutes les

activités de ses proches, qui envenime leurs rapports, et les prive de toute possibilité de s'affirmer dans le monde.

Donc, les choses s'aggravant, mon malheureux ami réduisit les activités de sa ferme, et s'installa dans une auberge de campagne. Pauvre type ! Il devint le principal consommateur de son établissement. Il parvint à glaner quelques maigres revenus de son nouveau commerce ; mais l'ancienne gaieté domestique semblait s'être enfuie pour toujours. Les rires légers, les gloussements joyeux poussés par son petit garçon, quand, rentrant le soir de son travail, il le prenait dans ses bras, ne se faisaient plus entendre. Et le coin du feu en hiver, cette large et et haute cheminée autour de laquelle on se groupait, pendant que dehors la grêle martelait les étroites fenêtres, où était son confort, désormais ? Hélas ! L'âtre était toujours en place, mais les heureuses réunions avaient disparu. Maintes fois, étant jeune garçon, je m'étais échappé le soir de notre maison, pour jouir de la vivacité et de l'allégresse de cette famille au coin du feu. Mais à présent, comme un autel dont les dieux et les emblèmes ont été démolis et oubliés, le coin du feu n'était plus le cadre de réjouissances, et du contentement de jeunes cœurs. Les fumées du tabac, et la forte odeur du brandy et du gin, souillaient l'atmosphère ; et les énormes bûches, lançant de hautes flammes, éclairaient des visages d'ivrognes blafards et bouffis !

Et puis, les fils du fermier l'avaient abandonné, pour chercher de quoi vivre dans une atmosphère plus convenable. L'intempérance est la mère de la hargne et des querelles, et de toutes les duretés. Chaque jour apportait de nouvelles causes de chagrin et de dissension. Tantôt, le père était déraisonnable, et exigeait de ses enfants bien plus que ne le commandait la justice ; et tantôt, les enfants en oubliaient tout respect filial. Or, quels que puissent être les défauts de ceux à qui nous devons le jour, il y a peu d'excuses à l'ingratitude,

et désobéir à la volonté de nos parents est plus perfide qu'une morsure de serpent. Donc, les enfants, une fois adultes, quittèrent la demeure familiale, et dès lors devinrent presque des étrangers.

Je me suis laissé entraîner dans un épisode. Revenons à la situation plus immédiatement liée au fil de mon récit. En montant dans le véhicule, je m'aperçus qu'il s'y trouvait déjà quatre passagers, que je n'avais pas encore vus, car ils étaient abrités et dissimulés par la bâche du toit, et avaient gardé le silence pendant que je discutais avec le cocher et les gens dans la taverne. Je peux aussi bien exposer ici une partie de ce que j'appris sur ces personnages au cours de notre voyage.

Il y avait un jeune homme plus âgé que moi de quatre ou cinq ans. Il se nommait John Colby. Il était comptable dans un établissement de commerce en ville, et d'après son visage affable et animé, on devinait aisément que la plaisanterie et la gaudriole étaient des domaines qui le ravissaient. Colby et moi étions installés sur le même banc, et il ne nous fallut que quelques minutes pour nouer complètement connaissance.

Derrière nous était assise une campagnarde d'âge mûr, qui allait rendre visite à sa fille. Cette fille, nous apprit-elle à la première occasion, avait épousé trois mois plus tôt un citadin très respectable, et ils logeaient à présent dans le grand style à l'étage supérieur d'une maison de Broome Street⁴. Cette dame était visiblement dénuée de tout sens du ridicule, du moins pour ce qui était de sa propre personne; mais enfin, étant donné que c'était une femme, que c'était une mère, et que sa conversation était parfaitement inoffensive, personne ne songeait à manifester de l'ironie ou de l'ennui

4 Rue du sud de Manhattan devant son nom à John Broome (1738-1810), gouverneur de New York de 1804 à sa mort.

devant ses interminables discours sur des sujets qui, pour nous, ne présentaient aucun intérêt.

À côté d'elle se trouvait un monsieur d'âge moyen, nommé Demaine. Il était vêtu avec un soin extrême, si bien qu'on ne pouvait que s'étonner qu'il eût choisi un moyen de transport aussi rudimentaire. Sur son caractère, on en apprendra davantage dans les pages suivantes.

Tout au fond, coincé au milieu d'une masse hétérogène de « produits maraîchers », se trouvait un monsieur isolé, le dernier de mes quatre compagnons. Je l'entendais de temps à autre fredonner pour lui-même un refrain, preuve qu'il ne se sentait pas d'humeur morose. Il était habillé sobrement, mais non pauvrement, pensais-je. Et mon ami le cocher, lors d'une étape, me dit avoir pris le passager du fond du chariot dans un obscur village, où ce monsieur était allé pour y faire du sport.